L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL ET DE LA PREMIERE MUNICIPALITE—NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 5 AVRIL 1849.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 53, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 5 AVRIL 1849.

☞ L'ABEILLE ne paraîtra pas demain à cause de la solennité du VENDREDI SAINT.

LE CABINET.—Nous lisons dans la correspondance du *Charleston Courier*: Les journaux ont communiqué généralement une erreur en disant que M. LAWRENCE désirait le département du trésor, et cela seulement. Il est vrai qu'généralement en affirmant qu'il était en faveur d'un tarif prohibitif, et que M. EVANS, dans le cas où il serait nommé secrétaire du trésor, se lui proposerait des droits protecteurs exagérés. L'erreur se propage facilement aujourd'hui surtout que le télégraphe électrique lui vient en aide. Le fait est que M. Lawrence est préféré le département de la marine à tout autre, si sa santé lui eut permis d'accepter un portefeuille. Quant au tarif, il peut être classé parmi les modérés. Il serait peut disposé à réduire les droits de douane de manière à ne prélever sur les importations que juste le revenu nécessaire aux besoins du gouvernement. Je me souviens parfaitement du langage de M. Lawrence, le premier de tous, se prononça avec énergie en faveur du compromis de 1832 et s'opposa à M. Webster. Je ne rappelle la sensation qu'a créée cette lettre que M. Lawrence adressa à M. Clay pour le féliciter et l'encourager. Quant à M. Evans, continue le correspondant, il est également trouvé en lui des opinions très modérées, sinon l'est chose pour prendre au département du trésor. Selon M. Walker, qui vient de quitter le département, M. Evans est et le secrétaire le plus habile qu'on put lui donner.

J'arrive maintenant à M. Meredith, qui a été nommé secrétaire du trésor. Il passe à la fois pour être partisan du libre commerce et partisan d'un tarif protecteur. Aucune de ces opinions n'est bonne. Une lettre qu'il a écrite, dit-on, des propriétaires de houilles, a été trouvée par hasard, et l'on s'est servi de ces lignes pour prouver qu'il est tout en faveur d'un tarif prohibitif. Cette lettre, si on voulait l'examiner attentivement, ne signifierait pas autre chose que la célèbre déclaration du général Jackson à propos d'un *tarif raisonnable*. Et puis, la vie entière de M. Meredith, ses opinions, ses actes sera en contradiction avec ce que l'on avance sur son compte. Sans doute, s'il est appelé à user de son influence lorsqu'il s'agira de reviser le code fiscal, il consultera les grands intérêts de son Etat, mais en même temps il est persuadé que ces intérêts seront mieux protégés par un tarif modéré que par des droits exorbitants. Je ne veux pas prétendre davantage sur ce sujet; j'ai voulu simplement rectifier une erreur qui a été lancée par la presse.

Quant à l'esclavage, je ne vois vraiment pas ce que le Sud peut craindre du cabinet actuel; ce n'est pas du Président dont les opinions sont bien connues. Clayton, Meredith, Johnson, Crawford et Preston appartiennent, ou le sont encore du Sud. Ewing et Collamer ne sont pas, est vrai, de cette école, mais ils professent des opinions modérées. Qu'ils établissent des conditions de force et de stabilité qui ne permettent de sortir avec avantage contre la Union.

THEATRE D'ORLEANS.

BENEFICE DE M. DEVELLE.

M. Develle, habile décorateur de notre scène lyrique, prend son bénéfice dimanche prochain. Cette représentation ouvrira la série des représentations qui suivent ordinairement le carême. M. Develle a rendu des services à l'opéra et au Théâtre d'Orléans pour que le public ne s'empresse pas de lui en témoigner sa reconnaissance. Le bénéficiaire a d'ailleurs choisi dans un riche écrin de Donizetti l'un des plus resplendissants joyaux qu'il y trouvera. La reprise d'*Anna Bolena* avec Mmes Fleury-Joly, Berton, Lecour, et MM. Duluc, Valet et Berton, réunira dimanche, en outre des habitués du théâtre, la foule que ne donne habituellement rendez-vous que les opéras-comiques. Le talent de Mme Fleury-Joly, jalouse de plaire, et le temps, devant me prendre les jours où on aura que je les comptasse, l'heure du de marché ne doit pas sonner sitôt après l'heure de l'arrivée. Entre le passé et l'avenir, mon lot était assez large pour le présent, et pourtant, il n'a fallu que trente minutes pour faire de tout cela un souvenir. Il n'est pas vrai que le temps marche d'un pas égal; il a des allures d'ailes sur les heures heureuses, et il avance que d'un pied boiteux sur les heures d'ennui.

A cette époque, on s'entretenait beaucoup dans le monde voyageur et artistique dont la population est toujours en mouvement, d'un tout jeune homme arrivé de Bohême, enfant de prédilection de tous les climats de la terre, et qui venait chercher en partie sous les cieux de notre ciel cette réalité. Ce jeune homme c'était Maurice Strakosch à qui Venise et Milan avaient déjà tout fait bon venue en attendant que Rome et Naples lui donnassent des lettres de naturalisation. Plein de fantaisie, d'inspiration, d'improvu, il était au plus ce qu'il était dans la vie, et on l'aimait davantage pour ne point avoir apporté dans le pays des mœurs naturelles, le bagage de science des compositeurs alemands et des pratiques exacts de l'Allemagne. Chez lui, la musique était un don développé par l'art, et non pas une théorie appliquée par la science. Il n'avait de Russe que son nom, et en Italie, il était chez lui.—Combien sommes-nous ainsi courant le monde! Nous pouvons naître par hasard un pôle à l'autre, mais quand nous sommes d'Italie, la langue de l'amour nous vient sur les lèvres, et artistes de sentiment, nous sommes tous Italiens.—Jeune, insouciant, Strakosch se livrait à son ouvert à toutes les impressions, et ce qu'il ressentait, il le traduisait sur le clavier.—On l'écoutait ainsi, et on le comprenait. Quand on a une pensée, il n'est pas toujours besoin de mots pour l'exprimer, et ce n'est pas toujours la couleur des phrases écrites qui la peint le mieux.—Les hasards de la vie ne permettent pas alors d'entendre selon mon dire le jeune pianiste, et je n'y songeai plus autrement. J'avais des années à passer au rendez-vous général de tout ce qui tient aux arts; presque tous les grands noms y vinrent, et si je n'ai entendu Liszt et Chopin qu'à Paris, en revanche j'ai pu écouter Thalberg et Doehler pendant des heures d'intimité où la vie errante nous a réunis les mêmes soirs sous le même toit.—Ce qui me frappait surtout dans ces bonheurs de la destinée, c'était la différence existant entre ces mêmes hommes livrés à leurs fantaisies inspirées au milieu d'un cercle d'amis, ou accomplissant leur tâche admirable devant les auditoires immenses accourus à l'appel de leurs noms. Cette impression m'inspira pour les grands concerts une défiance que j'ai toujours conservée, et m'en éloigna depuis chaque fois que j'ai pu écouter autrement un de ces talentaux qui a salués la renommée. Voilà pourquoi quelques occasions qui s'en soient présentées, je n'ai jamais écrit une ligne sur ce sujet, et n'ai jamais grossi de quelques pages le pêle-mêle des comptes-rendus de la presse. Quand on touche à l'art, il faut se garder de faire du métier.

Mais Strakosch est parti; sa saison de concert est irrévocablement terminée à la Nouvelle-Orléans, et puisqu'après des années écoulées chacun dans notre vie, nous nous croisons encore de l'autre côté des Océans, détachons pour lui une page du porte-feuille de voyage. Quelques réflexions artistiques ne seront point traversées en complaisances personnelles.

J'ai écrit à propos d'Alfred de Musset: "Donnez-moi dix lignes d'inspiration, et je vous fais grâce de dix volumes de métier." Je le répéterais volontiers à propos de Strakosch, mais en faisant mes réserves. Il est en effet certaines exigences auxquelles l'artiste ne peut absolument se soustraire. Alfred de Musset écrit pour être lu dans un *fauteuil* par les intelligences d'élite, et non pour être présentés à la rampe: le métier ne lui est rien; et pourvu que son âme parle à la nôtre, il n'aime point fureter dans les secrets des coulisses, et regarder l'envers du rideau.—Il n'en est pas ainsi du pianiste voyageur. Il lui faut subir la mise en scène de la salle de concert, les conditions générales de l'acoustique, les imperfections des instruments, et calculer soigneusement les effets probables sur la masse de l'auditoire ou se trouvent plus d'oreilles que d'intelligences pour l'écouter. Force de subir ces nécessités, il écrit et il exécute à ce point de vue, quand les attractions du programme ont éveillé la curiosité de ceux pour qui les jouissances de l'harmonie sont besoin du secours des promesses imprimées. Ce n'est donc point dans ces conditions variables qu'il est bon de juger l'artiste. C'est le champ ouvert aux articles d'un jour, et je le leur abandonne. J'aime mieux prendre Strakosch à l'improviste, l'enfermer seul avec moi devant un piano, et sans compter les heures, surprendre sur ses fantaisies, ses souvenirs, ses improvisations, tant que son âme parlera à ses doigts.

—Un motif en appelle un autre, un mot fait jaillir une idée, et un air les écho lointains s'éveillent et reviennent, quand l'imagination aime mieux se souvenir que créer.—C'est ainsi que j'ai connu tout le répertoire de Strakosch, et c'est sans doute qu'il ne m'en veut que cette